

**Document 1 :** *Enfant trouvé sans papiers, élevé par une famille tzigane de Marseille, Aziz n'a pas d'identité et dispose de faux papiers marocains, moins chers à se procurer que de faux papiers français. Dans le cadre d'un plan d'expulsion médiatisé, il est reconduit dans son prétendu pays d'origine par un attaché humanitaire chargé de le « réinsérer » et qui ignore que son protégé n'a aucune idée de ce qu'est le Maroc.*

J'éprouvais un sentiment de détresse, d'isolement total au milieu de tous ces gens auxquels je ressemblais, et qui parlaient une autre langue que moi sans l'accent de Marseille. Pour la première fois de ma vie, je me sentais un immigré. Et je pensais, pour me tenir compagnie, à la solitude de l'Arabe qui débarque en France, surtout quand il est clandestin. J'avais drôlement de la chance, moi, d'avoir un attaché (1), un garde du corps muni d'un laissez-passer du roi pour qu'on me fiche la paix ; un type gentil qui me faisait une place dans tous ses problèmes, qui s'occupait de réserver la chambre, de louer la voiture et qui ne me demandait rien, à part un bout de mon rêve pour être moins seul.

En même temps je me sentais comme un amnésique (2) dans un feuilleton : je marchais au milieu de mes origines et ça ne me rappelait rien, et pourtant ça remuait quelque chose. Et les gens me bousculaient sans me voir, parce que pour eux je faisais partie du paysage. Ce serait un joli passage à écrire dans le roman. Finalement, Jean - Pierre m'envoyait au marché pour lui rapporter des impressions, des descriptions qui sonneraient vrai, des odeurs locales, et puis mes états d'âme. J'enfonçai dans ma mémoire le prix de deux trois souvenirs, le parfum des beignets, la couleur des maisons, la hauteur des arbres et la marque des voitures. Et je repartis, concentré sur ces informations, vers la route toute droite que j'avais déjà décrite à l'aller.

Didier Van Cauwelaert, *Un Aller simple*, éd. Albin Michel, 1994 (Source hachette technique 2009).

**Document 2 :** *C'est à Belleville, au sixième sans ascenseur, chez madame Rosa, une vieille Juive qui a connu Auschwitz, et qui autrefois, il y a bien longtemps, " se défendait " rue Blondel. Elle a ouvert " une pension sans famille pour les gosses qui sont nés de travers ». Momo, dix ans ou alentour, raconte sa vie chez Madame Rosa et son amour pour la seule maman qui lui reste, cette ancienne respectueuse, grosse, virile, laide, sans cheveux, et qu'il aime de tout son cœur. Gary disait " Il me serait très pénible si on me demandait avec sommation d'employer des mots qui ont déjà beaucoup couru, dans le sens courant, sans trouver de sortie ". Dans La Vie devant soi Gary/Ajar invente un style neuf, dans le genre parlé, familier, mais sans argot, qui éclate en formules cocasses, incongrues, lapidaires.*

La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines.

Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive. Sa santé n'était pas bonne non plus et je peux vous dire aussi dès le début que c'était une femme qui aurait mérité un ascenseur. Je devais avoir trois ans quand j'ai vu Madame Rosa pour la première fois. Avant, on n'a pas de mémoire et on vit dans l'ignorance. J'ai cessé d'ignorer à l'âge de trois ou quatre ans et parfois ça me manque. Il y avait beaucoup d'autres Juifs, Arabes et Noirs à Belleville, mais Madame Rosa était obligée de grimper les six étages, seule.

Elle disait qu'un jour elle allait mourir dans l'escalier, et tous les mômes se mettaient à pleurer parce que c'est ce qu'on fait toujours quand quelqu'un meurt. On était tantôt six ou sept tantôt même plus là-dedans.

Au début, je ne savais pas que Madame Rosa s'occupait de moi seulement pour toucher un mandat à la fin du mois. Quand je l'ai appris, j'avais déjà six ou sept ans et ça m'a fait un coup de savoir que j'étais payé. Je croyais que Madame Rosa m'aimait pour rien et qu'on était quelqu'un l'un pour l'autre. J'en ai pleuré toute une nuit et c'était mon premier grand chagrin.

Madame Rosa a bien vu que j'étais triste et elle m'a expliqué que la famille ça ne veut rien dire et qu'il y en a même qui partent en vacances en abandonnant leurs chiens attachés à des arbres et que chaque année il y a trois mille chiens qui meurent ainsi privés de l'affection des siens. Elle m'a pris sur ses genoux et elle m'a juré que j'étais ce qu'elle avait de plus cher au monde mais j'ai tout de suite pensé au mandat et je suis parti en pleurant. [...]

Au début je ne savais pas que je n'avais pas de mère et je ne savais même pas qu'il en fallait une. Madame Rosa évitait d'en parler pour ne pas me donner des idées. Je ne sais pas pourquoi je suis né et qu'est-ce qui s'est passé exactement.

Mon copain le Mahoute qui a plusieurs années de plus que moi m'a dit que c'est les conditions d'hygiène qui font ça. Lui était né à la Casbah à Alger et il était venu en France seulement après. Il n'y avait pas encore d'hygiène à la Casbah et il était né parce qu'il n'y avait ni bidet ni eau potable ni rien. Le Mahoute a appris tout cela plus tard, quand son père a cherché à se justifier et lui a juré qu'il n'y avait aucune mauvaise volonté chez personne. Le Mahoute m'a dit que les femmes qui se défendent ont maintenant une pilule pour l'hygiène mais qu'il était né trop tôt.

Il y avait chez nous pas mal de mères qui venaient une ou deux fois par semaine mais c'était toujours pour les autres. Nous étions presque tous des enfants de putes chez Madame Rosa, et quand elles partaient plusieurs mois en province pour se défendre là-bas, elles venaient voir leurs mômes avant et après. C'est comme ça que j'ai commencé à avoir des ennuis avec ma mère.

Il me semblait que tout le monde en avait une sauf moi, J'ai commencé à avoir des crampes d'estomac et des convulsions pour la faire venir. Il y avait sur le trottoir d'en face un môme qui avait un ballon et qui m'avait dit que sa mère venait toujours quand il avait mal au ventre. J'ai eu mal au ventre mais ça n'a rien donné et ensuite j'ai eu des convulsions, pour rien aussi. J'ai même chié partout dans l'appartement pour plus de remarque. Rien. Ma mère n'est pas venue et Madame Rosa m'a traité de cul d'Arabe pour la première fois, car elle n'était pas française.

Emile Ajar, *La vie devant soi*, 1975, Mercure de France.

N° de consignes	Réponses attendues	Eléments de valorisation et critères de réussite
1- Présenter le corpus en 3 à 6 lignes en mettant en évidence l'unité.	Unité thématique : déracinement, émigration, enfance	Souffrance, exil...
2 - Par quels procédés d'écriture (valeurs des temps, rôle du je, figures de style...) l'auteur souligne-t-il le regard du personnage sur son enfance ?	-Rôle du je qui montre l'isolement par opposition au nous Valeurs de l'imparfait, lignes 6 à 9... champ lexical de l'émotion.	Regard distancié sur l'enfance.
3 - Quels rapports les narrateurs entretiennent-ils avec leur mémoire ?	Défaillance, vide ou absence de la mémoire Nuances T 1 « amnésique » : déraciné T 2 « parfois ça me manque » Prise de conscience de la nécessité de la mémoire	mémoire artificielle/ carte postale Stratégies pour pallier au manque
<b>Compétences d'écriture :</b>	Selon vous, peut-on se construire une identité sans histoire ou sans racines ?	(délibération)
<b>Invention :</b> qualité des arguments, utilisation du je et implication (4 points) référence au corpus et exemples (2 points)	<b>Organisation</b>  respect de la longueur, plan, intro et conclu (2 points)	<b>Expression</b> lexique, orthographe, syntaxe (2 points)